

La mort des dieux analogiques

Yvon Rivard

Volume 21, Number 6 (126), November–December 1979

Les deux royaumes de Pierre Vadeboncoeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29815ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, Y. (1979). La mort des dieux analogiques. *Liberté*, 21(6), 47–58.

La mort des dieux analogiques

YVON RIVARD

On pardonne difficilement à un auteur de brûler ce qu'il avait su nous faire aimer, surtout si la nouvelle idole à laquelle il sacrifie nous semble une miniaturisation, voire une caricature de la précédente. J'ai beau me dire que la contradiction est la pâture même de la vie, que certains reculs soutiennent et nourrissent la spirale de toute évolution, je n'arrive pas à me défaire de cette impression que *les Deux royaumes* tourne insidieusement le dos à la vérité pressentie par *Indépendances* sous prétexte de la mieux servir ou d'en hâter l'avènement. Passage du texte affreusement romantique des contestataires à la clarté toute classique et virginale d'une éternité sagement convoitée. En un sens, l'idéalisme du dernier essai de Vadeboncoeur rejoint le réalisme actuel du Parti

Québécois : dans les deux cas, il s'agit de tromper un désir initial en lui assignant un objet trop lointain ou trop immédiat. Cette analogie, je l'avoue, m'est dictée par l'amertume déjà confessée, mais elle pourrait peut-être aussi expliquer, en partie, un tel revirement : l'exil volontaire (?) du prophète (le rejet d'une modernité qui tarde à tenir ses promesses de renouveau) correspondrait à la lassitude du militant (l'indépendance de plus en plus problématique). A moins que ce ne soit précisément l'inverse : le prophète et le militant s'enfuyant à l'approche de ce qu'ils avaient appelé... Quoi qu'il en soit, cet essai soulève, comme la plupart des écrits de Vadeboncoeur, la question essentielle de l'être et du temps.

Deux phrases pour mesurer la profondeur du fossé creusé en moins de dix ans :

« Notre époque est étrange et l'esprit ne peut s'y lire à livre ouvert, dans une sorte de catéchisme. C'est une preuve de sa présence, d'ailleurs, plus qu'en d'autres temps en apparence plus en règle avec Dieu. » (*Indépendances*, p. 123)

« L'espace spirituel où l'on pouvait toujours, jadis, errer en quête d'une vérité suprême obscure ou du moins d'indications voilées pour tenir lieu de celles qui manquent inévitablement dans nos bas-fonds, cet espace, nous l'avons aboli. » (*Les Deux royaumes*, p. 17-18)

Je ne crois pas que nous ayons pu changer de civilisation en un si court laps de temps... D'ailleurs lorsqu'on lit attentivement ces deux essais (le premier, rappelons-le, paru en 1972), on s'aperçoit qu'ils décrivent exactement le même univers. Seul le regard diffère qui tantôt s'aventure au cœur de l'ombre en quête d'une lumière inédite, tantôt s'éloigne « des bas-fonds » pour se réfugier dans la quiétude de ces abat-jour qu'on appelle des « catéchismes ». Vadeboncoeur laisse entendre, à quelques reprises, qu'il s'est leurré au sujet de « cette anarchie native » ou « irraison initiale » (*Indépendances*, pp. 156-157) qu'il croyait alors être le germe d'une complète révolution de l'humain : « (...) s'agissait-il d'inventions ? — il s'agissait, incomparablement davantage, d'anéantissement, de ruine, comme si chaque idée nouvelle eût eu,

en même temps que sa charge de vie, un potentiel de mort sur de grandes zones de culture, démesuré par rapport à la première. Nous voici par ce biais dans un monde dévasté » (191-192). Est-ce à l'auteur d'*Un amour libre* qu'il faut rappeler que la destruction ou la négation est la condition même de toute création ? Qu'est devenu Daniel pour qui « il était d'ailleurs essentiel de sacrifier d'un coeur léger découpages, constructions, dessins ou histoires successives et de passer sans regret ni retour d'une chose à l'autre » (*Un amour libre*, p. 83) ? Et qui a osé écrire qu'être un artiste, c'est ignorer même que l'art existe ? Ce barbare, ce pygmée, cet inculte s'appelait Van Gogh. Il faudrait nuancer, me direz-vous. Mais justement Van Gogh ne nuancerait pas et ce fut sa force. Il est curieux de noter que Vadeboncoeur reprend à peu près la même idée lorsqu'il définit, ironiquement, la modernité : « En ces différents sens, être moderne, aujourd'hui, ce n'est pas être quelque chose, c'est n'être rien, préalablement. C'est être avant ce qui sera. Absolument avant ce qui sera et absolument après ce qui fut » (183). Cette phrase (qui, à son insu, désigne presque celui dont on dit qu'il est l'alpha et l'omega), si on l'insérait dans *Indépendances*, n'aurait rien de péjoratif : ici, elle manifeste un refus global du risque. Je ne peux résister à la tentation de citer d'autres réflexions dont Vadeboncoeur lapide le présent et qui pourraient tout aussi bien étoiler l'avenir scruté par *Indépendances* : « Le voyageur n'emporte plus avec lui ses bagages » (186) — « Tout le regard s'est tourné vers l'avenir » (186) — « Nous sommes en transit » (182) — « (...) prêt pour l'avenir, pense-t-on, qui sera plus étrange encore, comme un pays d'humains qui n'aurait jamais existé » (183-184). Et celle-ci qui aurait pu résumer *Indépendances* (« Il s'agit presque d'inventer un homme » (190)) et qui ne trahit plus guère que la peur d'un certain prophétisme que le moraliste et le polémiste vont d'ailleurs s'empresse de réduire : « On usine telle ou telle pièce de cet homme. Il y aura un homme futur. Il se fera sur un étrange modèle, peu à peu établi d'après l'utilité relative d'idées fonctionnelles auxquelles on aura réduit la règle morale » (190).

Il est évident que ce livre qui témoigne de la primauté de l'Esprit n'en procède pas moins de ce mouvement réac-

tionnaire propre à la nature lorsque l'Esprit la contraint à abandonner une forme au profit d'une autre, encore inconnue, qui ne lui inspire évidemment rien de bon. Personne n'aime être jeté hors de chez soi au beau milieu de la nuit et se voir condamné à une errance dont aucune littérature, sacrée ou profane, ne peut atténuer le désespoir... pas même cet individu qui, écrivait alors Vadeboncoeur, « élira sa nuit pour le guider » (*Indépendances*, p. 100) : un tel renversement n'est possible que par fidélité au désespoir vécu comme l'élargissement et non la perte du sens. Je ne condamne donc nullement la souffrance de Vadeboncoeur, j'essaie seulement d'en préciser les traits : est-elle l'épreuve de la connaissance ou, au contraire, ne traduit-elle pas une diminution de conscience ? Voyons l'aveu suivant : « Ma tristesse l'attestait : cette modernité me faisait mal. Ce mal était un symptôme, sans doute. De quoi me sentais-je privé ? De quelle partie importante de mon être et de quel fond plus général m'arrachait-on ? Le propre de l'aculture moderne, c'est qu'elle bafoue sans cesse le sacré qu'on porte en soi » (190). Inversion typique par laquelle la raison ou le sentiment falsifient la véritable nature du conflit qui les déchire et retardent ainsi une mort qui leur est nécessaire : maintenir l'ennemi à l'extérieur de soi et lui faire porter l'odieux du vide ou de l'absence qui en résulte. Lorsque quelqu'un a décidé de « liquider le présent afin de renouer avec des réalités plus larges, notamment celles du passé » (179), il n'est pas étonnant qu'il ne sache plus lire dans l'instant les traces mêmes de la transcendance. A la vision a succédé la mémoire, et aucun livre à venir n'incendie plus les bibliothèques pour qu'elles renaissent de leurs cendres. « Pendant longtemps, antérieurement à ma rupture, j'avais cherché à comprendre tout ce que comprenait l'époque et pris part à sa multiplicité. Mais maintenant je n'éprouvais plus aucun besoin de tout comprendre ainsi, autrement dit de comprendre le siècle par le siècle » (162). Dois-je entendre que l'auteur a atteint ce point fixe d'où partent et où convergent tous les siècles, passés et futurs, et qu'ainsi logé au sein de l'Un les affres de la multiplicité lui sont désormais épargnées ? J'aimerais croire à une telle réalisation (terme employé par les mystiques pour désigner leur union à Dieu),

à un état proche du nirvâna, mais la présence persistante du royaume qu'on dit avoir quitté, la relation amère de cette rupture et l'espace encore plus ou moins fictif du royaume vers lequel on chemine semblent indiquer le contraire. Vadeboncoeur, égaré dans le phénomène, livré aux effets qu'aucune cause ne semble plus vouloir signer, était plus près de ce « pacte avec les essences » (J. Guillen) qu'il croit avoir déjà conclu pour s'être rendu moins vulnérable aux accidents. S'il suffisait de nier une chose pour en dévoiler le principe, de quitter le monde pour rentrer en soi, la voie de la sagesse serait aussi encombrée qu'une autoroute du dimanche. La tentation mallarméenne de l'azur est peut-être, au fond, une manière très subtile de rester attaché à ce que l'on fuit (hypothèse : ce qui ne ravit que l'âme alourdit le corps !). Je m'explique.

Je ne me suis pas attardé à comparer *Indépendances* et *les Deux royaumes* pour le simple plaisir de justifier ma déception. Je ne reproche pas à Vadeboncoeur d'être passé du camp des Modernes à celui des Anciens mais bien d'avoir ranimé cette sorte de querelle dont il s'était lui-même dégagé en passant par l'avenir, c'est-à-dire en fixant son regard sur la destination ultime de l'aventure humaine. Peser, soupeser les époques dans la balance des « sentiments privés » et des « préférences personnelles » (173) est la meilleure façon de ne pas interroger le temps. De même l'opposition entre le sacré et le profane aboutit fatalement à cette édification des deux royaumes (le terrestre qu'on habite malgré (?) soi, — le céleste auquel on aspire d'autant plus intensément qu'on le sait, qu'on le veut inaccessible) qui nous préserve d'une confrontation avec l'être.

Vadeboncoeur regrette que notre civilisation ne cultive plus « ces grandes images d'excellence » (19) qui « soutiennent la voûte du ciel » (48), que « nous (ne) nous gardions (plus) cette marge au-dessus de nous » (192), que nous ayons cessé de « placer des dieux analogiques comme autant de bornes à la frontière de l'infranchissable » (171). Ces images contiennent la réponse à la question qui les suscite : s'il en est ainsi, c'est que le ciel nous est tombé dessus, que la marge est désormais enfouie dans le texte, qu'aucun dieu analogique ne

nous masque plus le divin. On s'attache aux dieux et aux livres (je sais de quoi je parle : mes deux premiers romans étaient issus d'un tel attachement qu'ils s'efforçaient vainement de rompre) un peu comme on fait du camping à la lisière d'une forêt dont on respecte (craint) la profondeur. C'est ce qu'on appelle la fascination, ce lieu protégé où les somnambules veillent à ne point s'éveiller. Tout ceci me rappelle ce mot de Thoreau qui fut longtemps mon seul évangile et que j'abhorre : « Ces choses merveilleuses que je n'aurais pu écrire si je les avais vécues ». La barbarie actuelle ne signifie peut-être rien d'autre que la fin du règne de la métaphore, l'abolition des deux royaumes : il ne s'agit plus de « figurer l'insondable par des signes empruntés » (171), mais de se fondre à cette présence sous-jacente à toute oeuvre d'art (que toute oeuvre dissimule), « une présence telle que si elle apparaissait au grand jour, tout entrerait avec elle dans la lumière et la joie » (75).

Mais alors, si cette lumière est l'essentiel, pourquoi Vadeboncoeur exécute-t-il sommairement tous ceux, prométhéens, qui ont cru « à un au-delà rapatrié » (130), à la possibilité « d'attirer le ciel dans nos parages » (132), qui « falsifient le temporel et l'éternel en les mêlant » (129) ? Je ne tiens pas particulièrement à défendre le romantisme que Vadeboncoeur qualifie de « longue présomption » (132), de « tentative de vol d'essence » (133), mais je me pose la question suivante : comment peut-on rejeter à la fois une époque (la nôtre) apparemment dénuée de toute idée de transcendance et une autre dont le rêve était de « vivre transcendentement l'instant » (130) ? La réponse que semble formuler *les Deux royaumes* est toute classique, et j'ajouterais très française : « un homme n'est qu'un homme » (21), « Rousseau, c'est la condition humaine sous la condition divine » (134). On comprend que Vadeboncoeur ne fréquente pas Rimbaud qui prétendait que « l'Homme est Dieu » et que Nietzsche dont « l'aristocratie a des relents d'une mentalité de parvenu » (165) lui soit suspect. Il ne s'agit pas uniquement d'une question de style bien qu'il soit évident que Vadeboncoeur (mais lequel ?) soit plus proche, disons, d'un Bernanos que d'un Dostoïevski. Ce qui est en cause ici, c'est le destin même

de l'homme, soit conçu à l'image d'un Dieu avec lequel il ne pourrait entretenir que des relations analogiques, soit appelé à abolir cette image et à franchir ainsi la distance qui le sépare de lui-même : « Vivre le temps comme s'il était de l'éternité et l'éternité comme si elle était du temps, que résulte-t-il de cette confusion ? Le quiproquo le plus forcé qu'on ait jamais connu. Dans ce sentiment spirituellement corrompu des choses, les romantiques en arrivent à vouloir que l'existence laisse *hic et nunc* une empreinte marquée d'une signature suprême et que, de la sorte, eux-mêmes et leurs actes, sublimés, ne passent pas dans ce que j'ai appelé le souvenir, dans une sorte d'après, mais, comme dans l'art, soient perçus pour toujours comme existants » (129-130). En quoi cette attitude est-elle spirituellement corrompue ? C'est sans doute au nom d'une telle pureté que l'Eglise, par exemple, s'est méfiée du milieu divin d'un Teilhard dont la seule « faute » fut de ne pas se satisfaire d'une interprétation vaguement symboliste du mystère de l'incarnation (si Dieu s'est incarné, l'assomption de la matière est déjà commencée), et que l'on préfère mourir « nettement, sans ambiguïté, comme de bonnes gens, comme des chrétiens... » (126) plutôt que de vouloir l'immortalité avant et non après la mort, ce qui est aussi une autre façon d'entendre littéralement l'appel de l'âme et de ne pas réduire celle-ci à une métaphore. Enfin, je ne comprends pas que ce qui serait vrai de l'art ne le serait pas de l'homme, que l'on refuse à l'un un pouvoir que l'on reconnaît à l'autre. De deux choses l'une : ou l'art, qui fait subir aux choses « un changement radical de nature » (62) en les réinsérant dans l'être, est une première conversion qui prépare une mutation de la conscience, ou c'est une imposture qui en retarde l'avènement.

Vadeboncoeur assigne à l'art la fonction de remonter « au point précis où sans cesse l'être se détache de l'être et tombe » (72) et de nous rendre ainsi présents à l'incessante genèse de l'univers et de la parole, à ce « point de séparation (donc de jonction) du visible et de son origine » (124). Tel est le sens ultime de l'art, et ce n'est pas la moindre des qualités de Vadeboncoeur que de nous conduire aussi simplement en ces lieux essentiels auxquels d'autres ne parviennent

qu'après une odyssée : « La simplicité, écrit E. Jabès, est le savoir des cimes ». L'ennui, c'est que parfois Vadeboncoeur, inconscient de ces cimes, les réduit à des pointes dont il s'arme pour se défendre de ses propres intuitions. Ainsi lorsqu'il affirme que la transmutation, qui est le centre de l'oeuvre, « va à coup sûr avoir lieu » (72), indépendamment de l'auteur, il reconnaît très justement l'existence de cette force impersonnelle dont procède toute création et à laquelle l'artiste doit se soumettre : « Une certaine évocation, la plus essentielle, se fait sans lui, et, comme un dormeur les yeux ouverts, il désigne avec insistance quelque chose qu'il ne voit pas » (70). Mais il ajoute quelques lignes plus loin : « Peu importe qu'il l'ignore, et même lui faut-il ne pas s'entêter à s'en rendre compte, sans quoi peut-être cesserait-il d'être un artiste et son pouvoir d'intervention occulte tomberait-il complètement » (71). La différence entre ces deux phrases est énorme : la première décrit un phénomène, la seconde veut nous y enfermer. Et nous voici revenus à cette demi-inconscience où s'enracine le symbole, à cette imposture à laquelle je faisais allusion précédemment et qui consiste à ne point vouloir sortir de l'image (rompre la fascination) de peur de s'exposer à ce qu'elle désigne et dissimule. Valéry, je crois, disait qu'un poète n'y perd rien à être intelligent. De même pourrait-on dire que l'art ne peut plus être innocent, qu'il ne peut plus être cette agora de somnambules dont l'oeil droit s'empresse d'oublier ce que le gauche voit. Pour cela, il faudrait que l'artiste prenne le risque « de cesser d'être un artiste », qu'il renonce à « son pouvoir d'intervention occulte » qui, avouons-le, à quelques exceptions près, n'a été jusqu'à présent qu'un pouvoir occulté. Certes, je ne peux que souscrire à cette vision d'un art qui soit la recherche « d'une lumière partie vers nous d'une source indépendante » (46), mais je crains qu'à trop magnifier le chemin on oublie les pôles qui le tendent (« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé » ! Ce mot a de quoi terrifier : si toute quête n'était qu'un détour et le détour une complaisance...). Je ne peux m'empêcher de penser que cette errance dont se réclame l'art contemporain tend à devenir la négation même du mouvement tout comme l'universel qui soutenait le dis-

cours classique avait quelque chose d'un petit musée de province dont un honnête homme serait le conservateur. (Comment survivrai-je à ce double sacrilège ? A quelle Abyssinie prématurée (!) suis-je en train de me vouer ?)

Je m'en voudrais de laisser croire au lecteur que cet essai n'est qu'une complainte destinée à ressusciter une civilisation pour l'opposer à une autre, encore inconnue, dont le germe est enfoui dans ce que l'on sait. S'il n'y avait que cela, je n'en aurais pas parlé (laissons les morts enterrer les morts), ou je l'aurais fait avec cet égard dû aux aînés que l'on estime. Cette régression (l'eden d'une culture que cautionnent les « dieux analogiques »), qu'il serait vain de vouloir ignorer, ne saurait cependant nous faire oublier l'expérience spirituelle qui sous-tend la réflexion de Vadeboncoeur, à savoir la découverte d'un « au-delà permanent » (49) auquel l'homme a cependant accès dès qu'il rentre en lui-même : « La tristesse de ce temps provoquait en moi quelque chose qui ressemblait à un profond chagrin, un peu comme si un être en moi, consubstantiel à moi, mais jusque-là protégé de ces atteintes et ne se manifestant pas, distinct de mon moi de tous les jours, se fût graduellement imposé à mon attention (. . .) » (15). La référence à ce double que les flèches révèlent nous indique l'objet véritable de cette nostalgie qui ne procède pas d'un attachement à une époque ou à des valeurs particulières mais bien de la volonté de connaître ce qui est, au-delà du temps et de ses formes. Par l'union à cet autre moi immuable dont l'ego n'est qu'une émanation (déformation), l'homme atteint à la liberté qui consiste à être témoin du jeu de la manifestation dont il subissait et ignorait la loi. Les termes qu'emploie Vadeboncoeur pour décrire cette loge, « ce lieu réservé (. . .) où l'on n'est presque rien et où il n'y a pas de turpitude » (33) vers lequel il tend (être, âme, cause, source, divin) ne laissent aucun doute : nous sommes bel et bien en présence d'une aspiration icarienne mais qui, en vertu peut-être d'une modestie et prudence excessives (genre : je suis un homme moyen, un classique, un piéton, etc.), ne parvient pas à se déployer librement. Les ailes sont nouées aux épaules, le coeur est déjà là-haut, mais le regard s'attarde à la prison qui blesse et retient. On verra plus loin que la peur seule ne peut expliquer ces

« vols qui n'ont pas fui ». Néanmoins le pressentiment de cette réalité impérissable, absolue, éternelle, permanente (tels sont les principaux qualificatifs auxquels l'auteur a recours) permet un rapatriement furtif de l'âme individuelle dont le séjour ici-bas semble désormais une mauvaise blague, une vaste illusion. Mais cette liberté dont l'auteur fait grand cas est elle-même illusoire, sinon éphémère, puisque ce qui a été nié peut à tout instant resurgir. Comme le dit Vadeboncoeur, qui mesure ainsi les limites de sa transgression, « la liberté, ce n'est pas l'abandon mais la maîtrise » (51). Bref, aussi longtemps que des frontières subsistent, nul ne peut être à l'abri. « Je n'ai jamais clos notre monde sur lui-même » (199) affirme Vadeboncoeur qui commet, pourrait-on dire, dans cet essai, l'erreur inverse de clore le divin sur lui-même ou plus précisément sur un aspect de lui-même ! C'est l'éternelle interrogation de ce fleuve (mobile, immobile) que se disputent les regards d'Héraclite et de Parménide et qui ne prendra fin qu'avec l'affranchissement de la perception elle-même, lorsque le fleuve, libéré de ces rives auxquelles le contraignent nos paupières, ne coulera plus qu'en lui-même. Comme l'écrit Aurobindo : « Le divin dépasse le moi immuable ; il dépasse plus encore l'Âme des choses muables. S'il peut être à la fois l'un et l'autre, c'est parce qu'il est différent d'eux ». Ce qui revient à dire que les deux royaumes perçus par Vadeboncoeur (l'éternel et l'éphémère, l'esprit et la matière, le sacré et le profane, etc.) ne sont que deux aspects d'une même réalité cependant irréductible à sa manifestation. La frontière se situe donc au-delà des contraires, là où l'indicible est l'épreuve non seulement de la parole mais aussi du silence. Le fleuve passe et ne passe pas : il est. D'ailleurs Vadeboncoeur est plus ou moins conscient de l'inanité de sa démarche lorsqu'il écrit : « J'avais distingué une fois pour toutes ce qui doit être distingué. A ce point de vue, ma science était maintenant certaine. En un sens, cependant, cette attitude ne me donnait pas plus d'assurance et je ne pouvais que mal servir l'idée qui cependant me possédait » (50). Grandeur et misère de tout savoir qui s'appuie sur ce qu'il exclut. Racine dirait : « Une foi qui n'agit point, cher Abner, est-ce encore une foi ? »

Indépendances, consentant « au désordre primitif de l'Esprit » (*Indépendances*, p. 97), s'obligeant à « choisir dans l'instant même et (à) ne cesser de le faire » (*Indépendances*, p. 76), présentait que l'invention d'un être nouveau était la seule façon d'arrêter le carroussel des naissances et des morts et de parvenir à la connaissance ultime du fleuve. *Les Deux royaumes*, ayant « gagné la campagne de l'esprit » (40), livré au souvenir de l'âme trop souvent confondu avec celui des valeurs passées, formule le modeste espoir « d'une improbable éclaircie dont on constaterait qu'elle annonçât des hommes non pas encore plus libres d'une certaine liberté, mais meilleurs, notion dont je doute qu'elle fût encore présente » (31). Il est étrange que l'instant entretienne avec l'esprit des liens moins moraux et plus exigeants que ceux qui se nouent dans le culte de l'éternité ! Comme si la croyance en un au-delà vous enchaînait ici-bas : être meilleurs, mais non pas libres.

Ces deux attitudes se retrouvent d'ailleurs à l'intérieur même des *Deux royaumes* lorsque Vadeboncoeur traite du dessin et du roman. Dans ce dernier, la réalité cesserait d'être éphémère et irréelle, se verrait douée d'un « sens possible de l'éternel et du définitif » (80) ainsi que d'une « incontestable perfection d'être » (63). Mais la réalité, ainsi mise en contact avec sa source, ne s'en trouve nullement transformée. Au contraire, elle est niée, « frappée d'inconsistance » : « L'oeuvre s'incarne comme un dieu dans cette réalité dérisoire, où elle s'immerge sans réserve ; — cependant, elle ne renvoie pas à cette réalité frappée d'inconsistance, mais très précisément à son contraire » (63-64). De fait, il s'agit de tout, sauf d'une incarnation (de cette incarnation à laquelle songe Abellio lorsqu'il parle de « l'étroite confusion du roman et de la vie, de la vie se faisant roman et du roman se faisant vie ») de sorte qu'on ne comprend pas très bien comment s'effectue ce glissement vers l'infini, « cette troublante fixation d'une existence » (67) au sein d'une « substance infiniment puissante » (62). Vadeboncoeur semble croire à une quelconque magie de l'écrit qui à coup sûr vous projetterait dans l'être (question à la Bouvard et Pécuchet : mais quelle serait alors la différence entre le bottin téléphonique et Rousseau ?). A mon avis, seule une oeuvre inspirée peut provoquer « cette intui-

tion de l'être » (66), c'est-à-dire une oeuvre dans laquelle l'être est déjà présent et commande tous les rapports. Comme dans le dessin : « la chose profonde, devinée, s'est par miracle fixée dans une matière, comme par un instantané de l'inaccessible » (87). Ainsi l'oeuvre n'est plus uniquement le signe d'une réalité supérieure qu'elle ne peut retenir ou atteindre. De symbole elle est devenue expérience : passage du doigt pointé vers la lune aux laboratoires de la NASA !

Le chapitre consacré au dessin reprend et développe cette intuition capitale d'*Un amour libre* et d'*Indépendances* que tout est à réinventer, que « l'homme est quelque chose qui doit être surmonté » (Nietzsche). Vadeboncoeur n'aimerait pas cette référence, mais lui-même n'a-t-il pas écrit que l'humain « est un commencement capital d'absolu » (*Un amour libre*, p. 103) ? Et encore ceci, qui est admirable et prophétique pourvu qu'on ne craigne pas de lire littéralement, ce qui nous entraîne non pas hors du texte mais dans ce que Heidegger appelle son « impensé » : « La matière, par certains agencements opérés par une main docile à je ne sais quel influx, a reçu là très spécialement et nullement ailleurs un don de plus, qui la rend pour toujours rayonnante d'autre chose qu'elle. Ce pouvoir supplémentaire arrête sur elle le regard, ce regard humain condamné à ne point voir mais inquiété. La joie réagit aux signes assemblés qui retiennent et à la fois signalent dans le tableau un peu du capital de l'Esprit. En ce lieu enfin différencié, par privilège unique, du reste de la matière, celle-ci hésite sur son propre sens et ne sait plus ce qu'elle savait d'elle-même obstinément. Ainsi un corps transformé en un autre par réaction chimique perd d'un coup ses certitudes antérieures » (97-98).

Nous voici à nouveau dans l'instant qui conjugue l'être et le temps et déploie l'illustre fleuve présocratique dans la pureté du paradoxe : « Mais un dessin bouge aussi, dans sa fixité, et il pense, comme un bouddha ; il est transparent, dans son opacité ; il est intérieurement contadictoire » (101). Nous voici, après quelques détours, à nouveau chez Vadeboncoeur.